

Jim Shaw: Paperback Covers

Yoann Van Parys



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/critiquedart/86597>

DOI : [10.4000/critiquedart.86597](https://doi.org/10.4000/critiquedart.86597)

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Yoann Van Parys, « *Jim Shaw: Paperback Covers* », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 30 novembre 2022, consulté le 15 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/86597> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.86597>

Ce document a été généré automatiquement le 15 décembre 2021.

EN

Jim Shaw: Paperback Covers

Yoann Van Parys

- 1 Voici un livre entièrement dédié aux *Paperback covers*, une série de peintures s'inspirant de l'univers graphique des couvertures des romans populaires anglo-saxons de l'artiste américain Jim Shaw, né en 1952 à Midland, dans le Michigan. Les romans dont l'artiste s'inspire font la part belle à la science-fiction, à l'épouvante, aux faits divers, ou à une reprise salée de faits historiques. Un texte très bref introduit le livre. Ironiquement intitulé « Judge a book by its cover » (Jugez un livre à sa couverture), il est signé par Lionel Bovier et Samuel Gross qui soulignent la nature de la translation établie ici par Jim Shaw entre le monde du design graphique et de la « grande » peinture : les peintures sont réalisées à des formats bien plus grands que ceux des livres auxquels ils renvoient. Néanmoins, dans la procédure d'agrandissement, les proportions sont conservées, et la toile à une épaisseur évoquant celle des livres. Le texte, lui, disparaît dans les peintures. Ils affilient cette peinture au simulacre sans pour autant convoquer toute la littérature critique liée à ce terme, dont les années 1980 furent pourtant friandes. Par ailleurs, ils soulignent en quoi ces peintures sont intentionnellement autobiographiques dans la mesure où l'artiste affirme y retranscrire ses rêves. Celles-ci sont aussi des représentations d'une certaine psyché collective, à travers le filtre de l'univers très codé de l'illustration empreint d'une certaine vision omnisciente de l'Amérique. Lionel Bovier et Samuel Gross terminent leur contribution en tentant d'approfondir le rapport entre psyché individuelle et collective, en avançant l'hypothèse que : « Les *Paperback covers* sont autant le résultat de la condensation d'une forme (l'expertise accumulée d'un amateur de livres, à propos d'un objet culturel donné) que de rêves (ceux d'un sujet qui pourrait bien être l'auteur des représentations en question). Les objets ne nous laissent pas d'autre choix que de les juger pour ce qu'ils sont : l'annonce d'une histoire, l'illustration d'un effort narratif, l'image d'une construction complexe. En ce sens, ils opèrent inversement à l'injonction habituelle des éditeurs : ne jugez pas un livre à sa couverture, n'interprétez pas son contenu au départ d'une seule image, ne réduisez pas un arc narratif complet à un seul fragment. Jim Shaw a toujours généré ce type de court-circuit pour plusieurs raisons : pour nous rappeler qu'un imaginaire est toujours une construction culturelle, pour éviter les jugements individuels sur les œuvres qu'il produit. Il nous invite à considérer son

entreprise comme une étude à long terme, un arc narratif complexe, au fil duquel la subjectivité peut seulement être reconstruite à travers l'impossible réparation du cadre d'une histoire collective plongée dans les bouleversements culturels, scientifiques et sociétaux du vingtième siècle¹. » Nous dirons pour notre part, sans doute avec plus de simplicité, que cette série de Jim Shaw semble bien être le témoin des diverses esthétiques auxquelles l'artiste fut confronté lors des premières décennies de sa carrière. En quoi ses œuvres sont-elles des tentatives mêlant ces esthétiques ? Le refus de la subjectivité fut bien une caractéristique essentielle du Minimalisme, de l'Art conceptuel et du Pop art. L'Expressionnisme ne cessa jamais au contraire de puiser dans les perceptions personnelles. De même, la tentative d'être subjectif sous les déguisements d'une imagerie standardisée fut bien une des intentions masquées du Pop art. Et encore fut pop, puis appropriationniste, l'obligation de frayer avec l'imagerie populaire pour ce qu'elle portait d'inconscience politique et historique collective. L'œuvre de Jim Shaw, sa série *Paperback covers*, découle de ces esthétiques et de leurs tabous respectifs. Sa démarche n'est pas sans rappeler une exposition consacrée à la scène de Chicago présentée à la Fondazione Prada de Milan d'octobre 2017 à janvier 2018 : *Famous Artists from Chicago 1965-1975*, dont Germano Celant était le commissaire, et lors de laquelle furent mis en lumière des artistes ayant tenté de mettre au point de semblables accommodements esthétiques. Après ce texte introductif, les éditeurs du présent livre poursuivent et terminent l'ouvrage avec des reproductions de la série *Paperback covers*, dont la réalisation s'étale sur plusieurs années. Ils font le choix d'accompagner ces reproductions d'extraits d'un texte signé par Charlie Fox *In Memory of Godzilla: Reading Material for Jim Shaw*. L'ensemble se présente tels des extraits de livres imaginaires, hétéroclites, comme pour mieux souligner la dynamique frénétique, hystérique, des peintures.

NOTES

1. Bovier, Lionel. Gross, Samuel. « Judge a book by its cover », *Jim Shaw: Paperback Covers*, Zurich : JRP/Editions, 2021, p. 3-5 ["The Paperback Covers" are both the result of condensation of form (a book lover's accumulated expertise about a given cultural object) and of dreams (those of a subject who could well be the author of the representations in question). The objects leave us no choice but to judge them for what they are: the announcement of a story, the illustration of a narrative effort, the image of a complex construction. In this sense, they operate in exactly the opposite way to the injunction of publishers: do not judge a book by its cover, do not interpret its content by a single image, do not reduce an entire narrative arc to a sole fragment. Jim Shaw has built in this short circuit for several reasons: to remind us that an imaginary is always a cultural construction, and to avoid individual judgments of the works he produces. He invites us to understand his undertaking as a long-term study, a complex narrative arc, in which subjectivity can only be reconstructed by the impossible

reparation of of the framework of a collective history thrown into turmoil by the cultural, scientific, and societal upheavals of the 20th century.]